Celui-ci fit un geste de surprise et les traduisit à Robert.

—Maître, Van-Hoe nous prévient qu'il reconnaît ce bonze pour être un des lieutenants de Dé-Than. La capture est importante vous le voyez. En outre, Van-Hoe affirme que ce bonze est le chef rebelle qui a présidé au pillage et au massacre de Lang-Sal, où la pauvre garçon, comme vous le savez, maître, a perdu sa femme et trois petits-enfants...

—Il en est sûr? dit Robert avec un frémissement de colère.

Et Van-Hoe comprenait sans doute, car à plusieurs reprises il dit :

—Oui, oui, oui....

—Cet homme pourrait nous conduire au repaire de Dé-Than?

—Assurément, maître....

—Interroge-le donc, A-Kim, et rends-moi compte de ses réponses.

A-Kim enleva le bâillon du bonze. Et comme le pirate ouvrait la bouche pour jeter un cri, quelque signal peut-être, A-Kim, froidement :

—Si tu pousses un cri, tu es mort!

Il lui fit passer sous les yeux la lame luisante de son coupe-coupe et doucement, comme une caresse, lui en appliqua le froid sur le cou. Le bonze n'eut même pas un frisson. Cependant, après avoir respiré largement, il n'essaya pas de crier. Il attendait.

L'interrogatoire commença :

—Tu es un des lieutenants de Dé-Than?....

—Non.

—Inutile de nier. Nous l'avons reconnu. Le Thoa qui est là et qui t'a fait prisonnier est du village de Lang-Sal. Il t'a vu.

Le bonze ne nia plus. Il sentit que cela était inutile.

—Tu étais sans doute aussi, il y a huit jours, à la ferme des Banians?

—Oui, mais pourquoi ces questions? Vous m'avez pris, tuez-moi.

—Mon maître ne veut pas te tuer. Et même il te garantit la vie sauve et la liberté, à certaines conditions.

Au mot de liberté les yeux du bonze brillèrent. Et il y eut un flot de sang qui empourpra le jaune de ses pommettes saillantes.

—Quelles conditions?

—Tu nous diras où se cache Dé-Than avec ses bandes.

—Dé-Than, tout le monde le sait, se cache dans les forêts de Hu-Thué.

—Mais les forêts de Hu-Thué sont immenses. Aucun chemin. Aucun sentier. Précise-nous tes renseignements et mieux que cela, conduis nous à l'endroit où ils se réfugient tes compagnons. Montre-nous ces forts et les sentiers inconnus qui y conduisent. Tu seras libre à notre retour.

—Vous me demandes une trahison dont pas un homme de mes bandes n'est capable, parce que chacun de nous n'ignore pas que cette trahison serait la perte de tous.

—Soit. Réfléchis. C'est la vie ou la mort.

—C'est la mort dans les deux cas. Si je me tais, vous me tuerez; si je parle, Dé-Than me tuera.

—Tu te mettras sous la protection des Français.

—Non, je les hais.

—Réponds.

—J'aime mieux me taire et mourir par vos mains....

A-Kim traduisait toutes ces réponses à Robert, au fur et à mesure.

L'Annamite reprit au bout d'un instant :

—Le jeune maître, en entre de la liberté, l'offre cent piastres si tu parles.

—Que votre maître garde son argent.... Il en aura besoin quelque jour pour rebâtir les Banians quand nous les aurons brûlés.

Van-Hoe savait avec intérêt cet interrogatoire.

Il dit à A-Kim :

—Le maîtreferait mieux d'employer son temps à dormir. Il n'oublierait rien de cet homme. A-Kim devrait le savoir....

A-Kim le savait.

—Dis-lui, fit Robert, que je lui donne le temps de réfléchir.... Mais si, au lever du soleil, il n'est pas décidé.... Il mourra....

L'Annamite fit connaître au bonze la décision du jeune homme. Le pirate ne répondit pas. Mais son regard se coula, en dessous, vers le Thoa qui ne le quittait pas des yeux. Et il y eut, chez lui, comme une sorte d'angoisse. Le Thoa souriait toujours, semblant savoir à l'avance quelque projet mystérieux, que le bonze devinait peut-être!

Après une minute de silence, le misérable dit à A-Kim :

—Le Thoa qui me regarde ne laissera point passer la nuit sans me torturer.... Je vois au pensée dans ses yeux.... Dites à votre maître ce qu'il prépare.... Je sais que les Français sont bons et ne font qu'exécuter leurs prisonniers, sans les soumettre à la torture.... Le jeune chef qui vous commande ne permettra pas au Thoa de faire ce qu'il rêve....

—Tu ne dois pas craindre de souffrir!

Le bonze ne répondit pas.

Si A-Kim prévenait Robert, assurément,—le bonze avait raison,—le jeune homme empêcherait Van-Hoe de se venger.

Mais cette vengeance, A-Kim sentait que ce pouvait être le moyen de tout apprendre, de tirer, par la torture, des entrailles de ce misérable, le secret des retraites inconnues où se réfugiaient les bandes de Dé-Than.

Que faire? A-Kim hésita.

C'était pour lui un cas de conscience. Et chose singulière qui rendait plus intéressante en cet instant la situation de l'Annamite, le bonze et Van-Hoe, eux-mêmes, devinaient ses hésitations.

A-Kim tenta un dernier effort :

—Si tu crains la souffrance, pourquoi ne parles-tu pas?

—La souffrance ne me fera point trahir les miens.

—C'est ce que nous verrons, murmura Van-Hoe, toujours souriant.

Alors A-Kim se tut.

Son parti était pris. L'intérêt de Robert, le succès de l'expédition commandaient qu'il gardât le silence et ne transmît point au jeune homme la requête du misérable.

Il se tut.

Van-Hoe comprit qu'il était libre d'agir comme il l'entendait. Il remarcia A-Kim de son éternel sourire.

Robert demandait :

—Que dit le bonze?

—Rien, maître, qui vaille la peine de vous être traduit.

Robert ne pouvait avoir aucun soupçon.

Il s'installa auprès du feu, dans sa couverture et harassé par cette journée, peut-être nuit il ne tarda pas à s'endormir.

Le Thoa et l'Annamite veillaient. Lorsque la respiration calme du jeune homme eut indiqués qu'il dormait profondément, le Thoa passa son coupe-coupe dans la ceinture de sa blouse. A-Kim fit semblant de ne point le voir.

Le bonze regardait, effaré. Van-Hoe se pencha sur le prisonnier, le prit par la taille, l'enleva d'une secousse au-dessus de sa tête et disparut dans les broussailles de bambous sans que le misérable tentât même de se défendre. Il savait que, lié comme il était, tout effort était inutile.

Le Thoa, portant l'homme à bras tendu, marcha longtemps.

Si le bonze criait, Van-Hoe ne voulait pas que ses cris puissent troubler le sommeil du jeune maître.

Enfin il s'arrêta, posa rudement l'homme sur le sol.

Et souriant, souriant sans cesse, pendant que le bonze épouvanté commençait à trembler de tous ses membres :

—A nous deux, mon fils!

V

Le soleil se levait, brillant, pendant que la nature en fête semblait ressusciter tout à coup. Robert se réveilla et un peu engourdi resta quelques minutes auprès du feu mourant, sous l'œil caressant d'A-Kim qui n'avait pas cessé de veiller sur lui. La journée promettait d'être splendide. Le jeune homme avait de l'espoir plein le cœur, et sa pensée, se reportant vers sa mère, s'en alla tout à coup plus loin, et franchissant les jours des, s'en vint en France chercher le visage aux yeux troubleants qui avait pris place dans ses rêves.

Il tira le portrait de son portefeuille et longuement la considéra.

Cela lui arracha un soupir et il murmura :

—La verrai-je jamais! Et pula, si je voyais, qu'adviendrait-il?

Il se leva.

Des milliers d'oiseaux voltigeaient autour du campement, s'approchaient très près des hommes, presque pas sauvages. C'était tout un vol de couleurs éclatantes, d'oiseaux rares au plumage étincelant rassemblés là par le voisinage de la rivière : des perruches vertes ou rouge, dans la tête grise, des toucans aux mandibules blanches, des ibis en troupes innombrables, leurs pieds piqués dans la vase de la rive, s'éplucharent, étendant avec nonchalance leurs ailes roses. Et portant aussi, volant dans l'air embaumé, rampant sur le sol, sautant dans les hautes herbes, des insectes multicolores, dorés, rouges, couleur d'émeraude ou noirs comme de l'encre, des lézards énormes, verts ou bleus. Et soudain du milieu de toute cette fête, éblouissement nouveau, pirlait un paon ou quelque faisan, tout en rubis, en topaze, en or, s'élevant d'un vol vertical jusqu'aux cimes des grands arbres et là filant comme une flèche.

Tout à fait réveillé, Robert s'informa du bonze.

A-Kim appela Van-Hoe qui, à quelques pas, paraissait fort occupé aux préparatifs du repas du matin et faisait rôtir sur des hagnettes des tourterelles dodues par Robert la veille au soir. Cette passagère pensait même à ce petit temps

son attention qu'il semblait n'avoir pas remarqué que Robert venait de se réveiller et qu'il n'entendit pas la voix de son camarade. A-Kim l'appela une seconde fois.

Van-Hoe, comme surpris, leva la tête. Alors apercevant son jeune maître, il joignit les deux mains sur son cœur et s'inclina.

Il approcha. Van-Hoe. Je t'avais confié la garde du bandit. Va le chercher pour que le maître l'interroge.

Van-Hoe resta quelques secondes silencieux. Il préparait en défense.

—L'homme n'est plus ici.

—Où est-il?

—Le maître n'avait-il pas dit que la liberté lui serait rendue s'il consentait à nous faire certaines révélations?

—Oui, mais ces révélations, il a refusé de les faire.

—Il a consenti, au contraire, dit Van-Hoe en souriant.

—A toi?

—A moi, oui, A-Kim!

A-Kim traduisit à Robert dont la curiosité fut vivement surexcitée. Presque ennuyé, Van-Hoe reprenait :

—Ce que le pirate refusait de dire à un Français, à un barbare, il ne pouvait refuser de l'avouer à un homme de sa race, à un Thoa, surtout lorsque le Thoa s'y prenait par la douleur.

Et Van-Hoe montrait ses dents noires, ses lèvres, ensanglantées de bétel, largement ouvertes.

—Le jeune maître, seul, pouvait prendre à l'égard du bonze une décision aussi grave. Tu as mal agi.

Van-Hoe parut confus.

—Je suis dévoué au jeune maître, dit-il. J'ai cru bien faire.

—Nous sommes à la merci de ce misérable.

Le Thoa secoua lentement la tête. Et d'un ton singulier :

—Rien à craindre, frère. J'ai obtenu du bonze qu'il ne parlerait pas.

A-Kim comprit sans doute, car il n'insista plus. Et changeant l'entretien, pour satisfaire la curiosité impatiente de Robert :

—Le bonze a fait des révélations?

—Complètes.

—Parle. Hâte-toi! Le jeune maître attend.

—Le jeune maître sera content de son serviteur. Voici ce que le bonze m'a dit, ce que j'ai obtenu de lui par la douceur. Le chef des bandes qui exploitent la province et Dé-Than, ainsi que nous le savions; mais ce qui n'était connu de personne, il a auprès de lui un Européen dont les conseils le guident dans les circonstances difficiles et qui non seulement dirige les travaux de défense dans la forêt, mais réunit les renseignements utiles aux expéditions. C'est lui qui est le centre du mouvement de rébellion contre les Français. Dé-Than lui obéit en tout. Cet homme est un ancien officier, car il sait commander.

—Et quelle nationalité appartient-il? fit demander Robert.

—Il est, dit Van-Hoe, lorsque A-Kim traduisit, de la grande nation qui a vaincu la France.

—L'Allemagne?

—Oui. C'est bien ainsi que le bonze a parlé.

—A-t-il dit son nom?

—Son nom n'est connu que de Dé-Than. Il est grand et fort, de stature superbe, avec la barbe longue, blonde avec beaucoup de fils d'argent, retombant sur sa poitrine. Son œil bleu est dur. Et parmi les bandits eux-mêmes, sa cruauté passe pour être impitoyable.... Le bonze a avoué,—toujours en m'y prenant par la douceur,—des faits atroces....

—Ensuite....

—Les repaires fortifiés des pirates, qu'ils appellent le Fort de la Mort, commencent à quelques kilomètres au Nord des villages de Hu-Thuong et de Nha-Nam.

A une heure de marche de Nha-Nam se trouve, dans la forêt, un ouvrage principal très solide, construit sous la direction de l'Européen, et dont les abords sont battus par une redoute secondaire, au Nord. Il y a, dans ce fort, une garnison permanente, lorsque les autres bandes sont en expédition, et dans l'enceinte même est un vrai village pour les femmes, les enfants, les troupeaux. Ce fort principal ses Hu-Thué et les pirates y accèdent en suivant le lit du torrent qui descend des Montagnes Bleues. Ce torrent n'y conduit pas directement. Il s'en fant, et celui qui n'aurait que cette indication se perdrait infailliblement ou tomberait dans un des postes couvrant les forts et établis de distance en distance le long des broussailles de la lisière.

—Comment faire? Le bonze te l'a-t-il expliqué?

—Il ne voulait pas, dit Van-Hoe. Il faisait le difficile et le morceau a été dur à lui faire avaler. J'ai dû employer la douceur. Alors, le bonze, reconnaissant de mes bons procédés m'a révélé qu'il fallait abandonner le lit du torrent à l'endroit où, dans le milieu, l'on rencontre une roche aiguë de marbre rouge coupée d'une veine noire.... On prend la droite dans la direction indiquée par la veine noire.

—C'est bien. Est-ce tout?

—Le bonze a ajouté qu'une fois là, on n'avait pas fait le tiers du chemin et que l'on n'avait pas rencontré le dixième des difficultés; mais il m'a fait comprendre qu'il lui était impossible de m'expliquer clairement par quelles pistes de bêtes fauves il fallait prendre, par quelles broussailles il fallait ramper pour arriver jusqu'au fort.

—En effet. Ses indications seraient été bien inutiles. Ah! s'il avait voulu nous servir de guide dans ce dédale!

—Je le lui ai demandé, avec la plus grande douceur, mais je n'ai pu l'obtenir. Cependant, avant de me quitter,—oh! nous nous sommes séparés très bons amis,—cet excellent homme m'a révélé encore qu'à un kilomètre de fort, le long des sentiers qui y mènent, sont établis des postes de garde, avec des sentinelles éparpillées dans les hautes herbes. Les sentiers sont barrés par des coupures, des palissades, des piquets. Les hommes qui les gardent sont les plus braves, les plus robustes, les plus adroits.

Van-Hoe joignit les mains, les appuya sur son cœur et inclina plusieurs fois la tête, devant Robert.

Puis il dit :

—Quels que soient les dangers, le maître peut compter sur ma vie.

Robert avait pris note scrupuleusement de tous ces détails.

A-Kim se rapprocha du Thoa et lui dit à voix basse :

—La vérité, Van-Hoe?

—La vérité pour toi seul!

—Je te le jure.

Alors le Thoa poussa un profond soupir de regret :

—Le bonze n'aurait point parlé. Il a fallu l'y contraindre. Et tu vois, j'ai bien fait, puisque le jeune maître est content.

—Il ne le saura pas; sans cela il le chasserait.

—L'homme n'était bon qu'à être coupé en morceaux, car c'est ainsi qu'il nous eût traités s'il s'était emparé de nous.

—Qu'as-tu fait de son corps?

—Après ces révélations, quand j'ai vu qu'il ne pouvait plus rien dire et qu'il vivait encore, je l'ai attaché au tronc d'un ébénier et je l'ai lancé dans la rivière.

A-Kim frissonna, mais il ne fit plus aucun reproche. Le bonze méritait son sort. Le Thoa s'était vengé.

Tout en parlant, tout en racontant ces choses, Van-Hoe n'avait pas perdu de l'œil le rôti de tourterelles blanches qui se dorait au bout de ses baguettes.

Il se tournait de temps en temps, les rajustait, activait le feu par dessous avec quelques brindilles sèches ramassées autour on bien le ralentissait en jetant dessus quelques poignées de terre.

Quand elles furent à point, il cueillit des feuilles de bananier, les réunit et les retint par des tours de jonc tressés avec une adresse extrême et servit ce plat rustique à Robert.

Et en regardant son jeune maître qui le remerciait d'un sourire, le Thoa souriait aussi, avec tendresse, cette fois.

Étrange contraste.

Le soir venait de passer la nuit entière à torturer le bonze, et devant Robert il tremblait maintenant comme un enfant.

Le repas fini, ils repartirent.

La route devenait dangereuse. Ils savaient que les villages voisins étaient dévoués aux rebelles et que la campagne était peuplée d'espions qui, leur présence connue, ne manqueraient pas d'avertir Dé-Than et ses lieutenants qu'un Français se trouvait dans les environs.

Il fallait donc, non seulement s'éloigner des villages, mais éviter tous les ouvriers occupés dans les rizières et les cultures et pour cela un seul parti était à prendre.

Se jeter dans la forêt.

Robert n'hésita pas.

Jusque-là, c'était A-Kim qui les avait guidés; mais l'Annamite ne connaissait guère que le cours du Song-Thoung et les chemins qui parcouraient les rizières; déjà, du reste, la rivière n'était plus qu'une sorte de torrent coulant au pied d'une montagne calaire; celle-ci courait du Sud-Ouest au Nord comme une infranchissable muraille. Dans cette montagne étaient creusées les grottes naturelles, nombreuses et profondes, qui servent aux habitants pour se protéger contre les incursions subites des pirates. Beaucoup sont inaccessibles et l'on ne peut y atteindre, qu'au moyen d'échelles de bambous que les habitants retirent tous les soirs dans la crainte de quelque danger pendant la nuit.

A partir du moment où Robert prit le parti de s'engager dans la forêt, ce fut Van-Hoek qui se chargea de le conduire au travers des broussailles, dans l'obscurité pro que complète produite par l'e-

monceellement des lianes et des branches se rejoignant si étroitement au-dessus de leur tête que les rayons du soleil en étaient interceptés.

C'était une forêt superbe, dont les ramifications s'étendaient jusqu'aux premiers contre-forts des montagnes qui fermaient l'horizon et rejoignaient les fourrés inconnus où les rebelles avaient leurs ailes. La plupart des arbres, sous lesquels ils avançaient péniblement, avaient quatre à cinq mètres de tour à la base. Il y avait là des aloès au bois de fer, que la hache et la dynamite n'entament qu'avec peine, des banians dont les troncs se multiplient à l'infini, pareils à d'élégantes colonnettes supportant un dôme énorme de verdure; des ficus gigantesques dont les deux sont si rugueux qu'elles paraissent ensanglantées; des mangliers sédulaires dans la mousse desquels pousse tout une végétation d'orchidées, des magnolias, des palmiers, des haniers, reliés entre eux par une extricable chevelure flottante de liserons, de lierre, de chèvre-feuille. Et dans l'air, au milieu de tous les parfums, les une enivrants, les autres dangereux et presque mortels qui montaient de cette terre vierge, flottait l'odeur forte des arbres d'aloès au feuillage toujours vert.

Parfois, les trois hommes traversaient des parties de la forêt dévastées par les orages et où s'étaient écroulés des géants énormes; parfois s'étaient de vastes clairières où l'incendie avait passé, dévastant les cimes orgueilleuses.

Van-Hoe n'hésitait pas. Il avait été bûcheron dans ces bois; il les avait pris souvent, comme des refuges, avec sa famille,—aujourd'hui massacrée,—pour se garantir contre les bandits.

Point de chemin, pas même de sentes tracées par les fauves; mais les orages violents creusent dans ces forêts des ravinements larges où ne poussent que de hautes herbes pendant la saison de sécheresse, et Van-Hoe connaissait l'emplacement de ces ruisseaux; il les suivait, les quittait, y revenait plus loin, selon que les caprices de l'inondation avaient formé des détours.

Sous la terreur inspirée par la cruauté des rebelles, la région voisine avait été abandonnée par ses habitants, de telle sorte que Robert et ses deux compagnons ne firent aucune rencontre.

Vers midi de cette journée, l'obscurité autour d'eux devint plus épaisse encore et en t avernant une clairière, ils virent que le ciel était tout noir, d'un noir d'encre, menaçant.

Bientôt tomba l'orage, avec une violence inouïe. Le ciel et la terre semblaient réunis dans une nappe d'eau. Et la foudre éclatait sans cesse, frappant autour d'eux ses victimes. Les arbres craquaient et s'abattaient avec des gémissements lugubres de victimes humaines. Il leur était impossible de chercher un abri, et les torrents formés en haut des collines voisines, dévalant tout à coup, les entouraient, changeant cette forêt en un vaste marais où ils entraient bientôt de l'eau jusqu'à la ceinture. Ce fut ainsi qu'ils marchèrent, pendant le reste de la journée, protégeant du mieux qu'ils pouvaient leurs armes et leurs munitions.

Le soir, ils trouvèrent un endroit sec et se hâtèrent d'allumer du feu. Mais Robert fut pris de frisson. Il lui fut impossible de manger et même de boire le thé brûlant que Van Hoe lui servait pour le réchauffer.

Les deux hommes lui bâtirent une cabane avec des branches afin de lui permettre de se reposer.

Et toute la nuit, ils veillèrent auprès de lui.

Son sommeil fut très agité; parfois, il se dressait, debout, le regard effaré et portait la main à sa gorge comme s'il avait quelques chaînes qui l'étranglait.

Puis il retombait, sans forces.

Il essaya même de se lever pour se rapprocher du feu, car des frissons violents le secouaient et pourtant son front brûlait, mais ses pieds et ses mains étaient glacés.

Il ne le prit.

Le matin, quand Van-Hoe et A-Kim s'approchèrent de lui, il les regarda, les yeux grands ouverts, mais ne les reconnut pas.

Une fièvre intense l'anéantissait, la fièvre des bois, la fièvre mortelle qui tous les ans fait tant de victimes parmi nos officiers et nos soldats en ces contrées lointaines.

Il était impossible de rester là. Il fallait regagner la plaine, un air plus sain, loin des exhalaisons pestilentielles.

Ils construisirent une sorte de brancard, porté sur les épaules, dans lequel ils attachèrent une couverture, en forme de hamac, et y couchèrent le jeune homme.

Ce fut ainsi qu'ils l'emportèrent.

Heureusement les soins maternels n'avaient pas oublié les remèdes nécessaires au moment de leur départ; dans une pharmacie portative était l'antidote de ce poison de la fièvre : la quinine. A-Kim en avait administré à Robert.

Sans force, hâve, décomposé, les yeux creux et brillants, celui-ci offrait déjà l'image de la mort; la fièvre des bois pardonne peu.

Revenir à la ferme des Banians. Il n'y fallait pas songer. Depuis quatre jours ils marchaient. Il leur faudrait quatre jours pour regagner la maison ou Marthe pleine d'angoisses songeait au fils parti à la aventure. Et dans quatre jours, Robert serait mort ou il serait guéri.

Selon les indications fournies à Van-Hoe par le bonze, sous la torture du Thoa impitoyable, ils ne devaient pas être loin des villages dévoués aux pirates. Hu-Thuong et Nha Nam, au Nord desquels commencent les refuges des bandes.

Se montrer à ces villages, c'était se perdre, se vouer à une mort certaine, entraîner l'innocence de leur audacieuse tentative.

Robert délirait. Des paroles sans suite, des phrases bizarres, où revenait aussi le nom d'Espérance, s'échappaient de ses lèvres.

Parfois, de sa poche, il tirait le dessin qu'il avait fait et la contemplait. Il sourait. Il croyait la voir et il ne la voyait pas, car la fièvre brûlait ses yeux d'une flamme.

Puis, il le remettait ce papier précieusement contre sa poitrine et il murmurait encore :

—Espérance! Espérance! la voir! la mériter!

Ennuie ce n'était plus que des phrases confuses.

Ni A-Kim, ni Van-Hoe ne comprenaient. Couché auprès de lui, il lui pressaient les mains, demandaient les yeux remplis de larmes et, ces mains l'en embrassaient, ainsi que fait un chien qui lèche la main pendante de son maître.

Ils le croyaient perdu.

Sa jeunesse et sa force le sauvèrent,—et peut être aussi cette image reparue dans le trouble de son délire et qui représenta l'avenir, cette image qui portait ce nom d'Espérance, doux comme une promesse.

Il guérit de la fièvre des bois dans ces mêmes bois, superbes et dangereux, qui lui avaient donné cette fièvre.

La convalescence dura huit jours, la maladie en avait duré trois; pendant la maladie et la convalescence, ils avaient été forcés bien des fois de changer de campement, emportant alors Robert sur leurs robustes épaules, Robert incapable du moindre mouvement, de la moindre fatigue, incapable même de se tenir sur ses jambes.

C'est que bien des fois aussi, Van-Hoe ou A-Kim, dans leurs tournées aux environs, rampant dans les hautes herbes, se trouvaient comme des serpents sous les broussailles, avaient découvert des figures suspectes, sans être aperçus eux-mêmes. Et ils s'étaient éloignés au plus vite.

Heureusement ils avaient de quoi vivre, du thé, du riz, du café, des viandes conservées, une ample provision de toutes ces choses, que le colossal Van-Hoe portait allègrement sur ses épaules, pendant que, pour l'alléger, A-Kim s'était chargé des munitions.

Ils ne soufflaient pas de la faim.

Les deux indigènes étaient adroits; la forêt autour d'eux, pullulait de toute espèce de gibiers; rien ne leur eût été plus facile que d'abattre faisans, paons ou tourterelles, cerf ou chevreuil, mais ils ne l'avaient pas fait craignant d'attirer les rebelles par la bruit des détonations.

Enfin, Robert fut debout et put de nouveau se remettre en marche, entre prendre une étape

Deux courtes journées les séparaient de la lisière, au dire de Van-Hoe; mais sur la lisière ils devaient rencontrer les villages suspects.

Or, il était dans leur p'an de les éviter.

C'était un détour de quelques kilomètres dans la brousse, et ils atteignaient enfin la forêt redoutable, but de leur expédition.

C'était là que devaient commencer les dangers les plus sérieux. Ils s'étendirent tout projet. De la lisière jusqu'à laquelle Robert et A-Kim voulurent pousser, ils aperçurent la vallée où ils étaient les paillottes des deux villages, et à une lieue environ, du Nord, la bordure noire des arbres se perdant à l'infini, comme la long des flancs des montagnes, et semblant se perdre dans le ciel. C'était une mer de feuilles sombres, ainsi aperçue de haut, et dans cette mer il y avait des vagues monstrueuses, s'élevant parfois, sur les roes, à de prodigieuses hauteurs, pour retomber ensuite, au fur et à mesure que le terrain dévalait, dans des abîmes dont ils ne pouvaient distinguer les limites.

C'était là forêt inviolée dont les bandits gardaient jalousement les abords, où pas un Français n'avait pu s'aventurer sans avoir été pris et puni de mort, après d'affreuses tortures.

C'était dans ce massif lugubre que se dressaient les forts des Pirates.

Cette vue rendit à Robert toute sa force, toute son énergie. Les dernières faiblesses de la cruelle fièvre disparaissaient. Les fatignes avaient été vain ques; il ne restait que les périls et, pour cette jeune âme enthousiaste, qu'étaient ce que les périls?

Tout ce pays était stérile, les rizières étaient abandonnées depuis longtemps; mais, par les herbes hautes, erraient des troupeaux de buffles aux cornes immenses, baissés sur le dos, pendant que des villages mêmes arrivaient les gloussements des poules et les cris des chèvres.

Comme une bande de quelques hommes armé de lances se rapprochaient de la lisière, A-Kim et Robert se rejetèrent dans le fourré, allèrent retrouver Van-Hoe et s'enfoncèrent dans la direction du Nord. Le soir, ils n'allumèrent point de feux. Il fallait prendre les plus minutieuses précautions. Des Paubs, ils creusèrent un trou sous un banian et dans les cachettes des racines ils enfouirent leurs provisions, ne gardant avec eux que le strict nécessaire, et leurs munitions. Puis, ils partirent dans l'ombre.

La distance n'était pas grande et la marche devenait plus facile dans les courtes herbes molles poussée sous les arbres de haute futaie.

Le soleil qui pénétrait à la lisière, empêchait toute humidité et ce n'était plus comme les jours précédents, les lianes inextricables fouillis, véritable muraille qu'il fallait percer à coups de sabre.

Ils attendirent la nuit, pour s'engager dans la campagne et gagner sans encombre les rives des massifs de Hu-Thué.

Il dormirent, l'après-midi, chacun des trois veillant à son tour.

Le soleil disparut derrière eux; la campagne devint noire; les paillottes disparurent, noyées dans la nuit; les mille bruits étranges des bois remplacèrent les cris de la campagne habitée.

—En avant! dit Robert.

Et suivant une haie de hauts bambous, poussée le long de la chaussée d'une rizière, ils s'engagèrent sur le chemin de la mort.

Van-Hoe marchait en tête. Il savait bien que le bonze ne l'avait pas trompé et que ces renseignements arrachés par la torture au misérable devaient être exacts. On ne ment point devant pareilles souffrances. Il avait voulu servir de guide.

Ils se rapprochaient des massifs. Tout à coup Van-Hoe s'arrêta.

Il se retourna, attendit que ses compagnons l'eussent rejoint, mit un doigt sur ses lèvres pour empêcher la moindre question et leur montra silencieusement, en écartant les bambous, un poing rouge, sur une éminence voisine.

C'était un feu de bivouac.

Autour du feu s'agitaient quelques hommes, on était si près qu'il était facile de les compter. Il y en avait dix. Si près et si visibles, quand ils passaient devant la flamme rouge et blanche, qu'on distinguait même leurs vêtements. Ils portaient une blouse en étoffe de couleur bleue qui descendait jusqu'à mi-cuisse. Cette blouse était serrée à la taille par une large ceinture en étoffe quelques-unes en cuir, et où pendait une large cartouchière. Le pantalon s'arrêtait au genou. Une bande de toile grise s'enroulait autour des jambes pour protéger celles-ci contre les ronces et contre les épines, et comme chaussures ils avaient tous des espadrilles nouées au dessus de la cheville. Le coiffure était un large chapeau de paille retenu par une jugulaire. Tout près d'eux, les fusils au canon noir, si étaient posés le long d'un aréquier, mais ils ne dormaient point. N'avait abandonné son sabre à large lame, le coupe-poupe.

En avant, immobile, sur l'extrême hauteur de cette éminence, de manière à ne rien perdre de ce qui se passait autour de lui, un factionnaire se tenait, le chapeau renversé dans le dos, ainsi que font tous les rebelles lorsqu'ils se préparent à tirer.

Pourtant, jusqu'à cet instant précis du moins, le factionnaire n'avait aucun soupçon d'une surprise ou d'un abordage, car il portait sa carabine à répétition en travers sur les deux épaules, les bras élevés, une main appuyée sur chacune des extrémités de l'arme.

—Des pirates! murmura A-Kim, très bas à l'oreille de Robert, et de plus je reconnais parfaitement l'uniforme des bandes de Dé-Than. C'est sans doute un des postes dont le bonze parlait à Van Hoe, chargés de garder les abords de la forêt.

Van-Hoe ne cessait pas de regarder.

Un peu d'animation venait de se manifester dans le poste et le factionnaire, dégageant son fusil, l'avait fait tomber dans sa main. Le Thoa remarqua distinctement que le bandit faisait jouer la batterie.

Alors et sans émotion le Thoa dit :

—Nous sommes découverts....

Le factionnaire épaula et une balle siffla coupée les bambous, se fichant en terre à quelques mètres derrière eux; le bandit fit jouer la batterie, épaula derechef et une seconde balle suivit la première.

Nos trois amis n'avaient pas bougé.

—Ils ont entendu quelque bruit de notre côté, fit A-Kim.

Oui, mais ils ne sont pas sûrs.... regarde!.....

Le factionnaire ne tiraillait plus, mais ses yeux étaient obstinément fixés sur les ténèbres où Robert et ses compagnons se cachaient.

Il serait facile de les fusiller les uns après les autres, dit Robert, mais il ne faut tirer qu'à la dernière extrémité. Rien ne doit révéler notre présence. Ce serait notre perte certaine.

—Essayons de regagner la forêt.

—C'est le parti le plus sage. Nous passerons au travers des deux postes.

A Kim fit un signe à Van Hoe. Ils rétrogradèrent lentement, couchés dans les bambous. Mais ils ne purent faire plus de cent mètres. Van-Hoe murmura quelques mots. A-Kim les traduisit à Robert.

—Le Thoa a l'oreille fine. Il me dit que c'est inutile de fuir plus longtemps. Nous avons tout le poste à nos trousses.

—Bien, dit le jeune homme, nous nous défendrons.....

Ils prêtèrent l'oreille afin de deviner autant que possible d'où viendrait l'attaque, pour tout ce qu'elle se produirait.

On entendit des craquements secs de branches autour d'eux, très près d'abord, puis plus loin, sur leur gauche et sur leur droite.

Si les bandits ne les avaient pas vus, ils les devinaient là, et ils cherchaient à les cerner. Du reste, ils ne prenaient nulle précaution pour courir. Mais pas un cri!

Puisqu'ils étaient découverts, il était inutile aux trois hommes de ramper et de perdre ainsi un temps précieux. Chaque minute amenait avec elle un danger de mort.

Ils s'élancèrent hors du fourré de bambous dans la rizière abandonnée dont le terrain desséché de longue date était solide et qui les menait en droite ligne jusqu'à la forêt. Dans l'obscurité de cette nuit, ils craignaient peu les balles. Ils étaient agiles tous les trois, rompus aux fatigues.

Les rebelles s'étaient élancés à leur poursuite. Impossible de les voir, dans le noir de cette nuit, mais le bruit de leur course arrivait jusqu'aux oreilles des fugitifs et redoublait leur énergie.

Tout en courant ils avaient chargé et armé leurs armes.

Au hasard, à présent, les bandits tiraient, mais les coups, mal assurés, étaient inoffensifs.

Eux ne répondaient toujours pas. La flamme des fusils eût trahi leur nombre, eût révélé leur présence aux rebelles la direction qu'ils suivaient.

Ils s'étaient dispersés, courant à quelques mètres l'un de l'autre afin, pourtant, d'offrir moins de chance aux balles.

De temps à autre, Robert s'arrêtait, une seconde à peine, pour écouter, puis il reprenait sa course.

Sans qu'ils en doutât lui-même, sans que ses deux fidèles serviteurs en eussent le soupçon, il s'était ainsi écarté d'eux.

Tout à coup, il fut arrêté brusquement, en pleine course.

Le terre manqua sous lui, comme si, subitement, quelque abîme s'ouvrait sous ses pieds.

Il sentit qu'il s'enfonçait, puis il ressentit dans le dos une douleur cuisante, en même temps qu'un grand choc, et tout devint silencieux autour de lui.

Il s'était évanoui.

Les deux indigènes ne s'étaient pas aperçus de cette disparition, dans l'obscurité intense et dans la rapidité de leur course. Ils atteignirent le fort et s'engagèrent dans les fourrés protecteurs. Mais là ils s'arrêtèrent et A-Kim appela :

—Maître! maître!

Rien ne répondit. Van-Hoe ayant entendu la voix de l'Annamite se rapprocha. A-Kim, anxieux, appelait toujours, plus fort cette fois, au risque d'attirer de leur côté la poursuite des rebelles.

Il ne répondait point.

Alors, ils comprirent que Robert avait pris sans doute une autre direction et sans songer à tous les dangers qui les menaçaient, ils revinrent sur la lisière. A peine étaient-ils à découvert, hors des hautes herbes, que dix coups de fusil éclatèrent, rayant de dix traits de feu l'obscurité de la nuit.

Van-Hoe tomba comme une masse, frappé en pleine poitrine.

Il ne fit même pas un mouvement. Il n'eut même pas un soupir.

A-Kim se rejeta dans les fourrés. Rester là plus longtemps était braver une mort certaine, sans profit pour son maître.

En quelques minutes il fut hors d'atteinte. Là où il s'engageait toute poursuite était inutile. Mais il entendit au loin des hurlements de triomphe.

Son cœur se serra.

Était-ce parce que les bandits venaient de s'emparer de Robert?

Était-ce seulement parce qu'ils venaient de découvrir le cadavre de Thoa et parce qu'ils le mutilaient, selon leur odieuse coutume?

Lorsqu'il devina que toute poursuite de la part des pirates avait cessé, A-Kim s'arrêta. Aller plus loin eût été faire acte de lâcheté. Il voulait s'assurer tout d'abord du sort de son maître.

La nuit se passa pour lui à ramper par les bois.

Il eut l'audace de retourner par la haie de bambous jusqu'au poste des rebelles et là il retrouva ceux-ci devant le feu, les uns dormant, les autres fumant, le factionnaire attentif, le fusil en travers des épaules, le chapeau de paille renversé dans le dos.

A-Kim les compta. Ils étaient au complet. Et Robert n'était point parmi eux. Donc le jeune homme n'avait pas été fait prisonnier.

A Kim frémissait à cette pensée.

Comment reparaîtrait-il devant la mère pour lui annoncer une aussi épouvantable nouvelle, lui qui avait juré de ne point revenir si le jeune maître ne revenait pas.

Un espoir restait au brave garçon.

Les coups de fusil qui avaient tué Van-Hoe étaient les seuls qui eussent été tirés.

Robert, assurément, ne se serait pas laissé prendre sans se défendre. Il était fort et adroit. Il se serait servi de sa carabine. On bien les pirates eux-mêmes auraient tiré.

Or, rien de tout cela.

Robert était donc vivant. Qu'était-il devenu?

VI

Le jeune homme ne sut jamais combien de temps il était resté évanouï. Lorsqu'il revint à lui, il ne put faire aucun mouvement. Il sentait dans le dos, dans les côtes, des douleurs lancinantes.

Où se trouvait-il? Où avait-il roulé? Dans un fond de ravin, dans quelque fosse, dans une fondrière?

Impossible de rien distinguer autour de lui; au-dessus de lui, impossible de rien voir. Pas même le bleu du ciel. Pas même une étoile.

Il étendit les mains.

Ses mains rencontrèrent des épieux aigus auxquels elles s'accrochèrent, plantés dans le sol, la pointe en l'air.

Il essaya de se soulever. Ce ne fut qu'à grand'peine, aux prix de violents efforts, de vives souffrances, qu'il parvint à se mettre debout. Cela lui permit de s'assurer, du moins, qu'il ne s'était brisé aucun membre dans sa chute.

Il marcha. Il ne trouvait rien. Il ne rencontrait que des parois de terre sèche, sans végétation, sans racines auxquelles tâcher de se hisser. Il ne pouvait pas sauter, il ne pouvait pas crier, car la soif lui donnerait le délire. Il serait perdu....

—Non, non, je ne ve